

THÉÂTRE

La 7^e fonction du langage

Laurent Binet / Sylvain Maurice

D'après le roman de **Laurent Binet** © Aux Éditions Grasset
Adaptation et mise en scène **Sylvain Maurice**
Avec **Constance Larrieu, Manuel Vallade, Pascal Martin-Granel**
Musique **Manuel Peskine**
Assistanat mise en scène **Nicolas Laurent**
Scénographie et lumière **Éric Soyer**
Costumes **Marie La Rocca**
Régie générale **Rémi Rose**

Production Théâtre de Sartrouville et des Yvelines – CDN / Coproduction Comédie de Béthune – CDN, Hauts-de-France / Espace des Arts,
Scène nationale Chalon-sur-Saône / MA, Scène nationale Pays de Montbéliard

Mars 2018

Mardi 27 à 20h

Mercredi 28 à 20h

> durée : 1h30

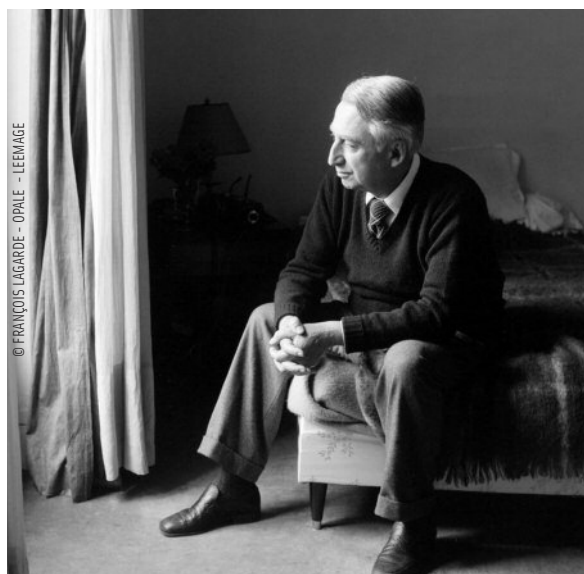
> lieu : Théâtre du Port Nord

> tarifs : 7 à 24 €

Renseignements et réservations

Tél: 03 85 42 52 12

billetterie@espace-des-arts.com - www.espace-des-arts.com



© FRANÇOIS LAGARDE - OPALE - LEEMAGE

ENTRETIENS

Laurent Binet brouille les pistes entre le réel et la fiction

Le point de départ de ce roman est la mort de Roland Barthes, renversé par une camionnette de blanchisserie le 25 février 1980. L'hypothèse est qu'il s'agit d'un assassinat. Dans les milieux intellectuels et politiques de l'époque, tout le monde est suspect...

Qu'en est-il du réel et de la fiction dans ce roman ? D'autant qu'il met en scène de nombreuses personnalités, avec leurs vrais noms, comme Michel Foucault, Jacques Derrida, François Mitterrand, et même encore vivantes comme Philippe Sollers, Bernard-Henri Lévy, ou Jack Lang...

Mélanger faits, documents et personnages réels avec un récit de fiction, c'était bel et bien mon intention. Je voulais aborder la même problématique que dans *HHhH*, à savoir les rapports complexes entre réalité et fiction, mais sous l'angle exactement inverse : au lieu de m'attacher névrotiquement à la vérité historique, je voulais jouer avec, la tordre pour voir à quel moment elle allait céder. Je me suis livré au même travail de recherche méticuleuse que pour *HHhH*, parce que j'aimais l'idée d'une reconstitution historique en apparence très fidèle, mais c'était, cette fois-ci, pour mieux piéger le lecteur.

Pourquoi avoir eu recours à la trame du polar ?

Je voulais écrire une fable sur le pouvoir du langage qui prenne la forme d'une quête. Une quête moderne, c'est une enquête. Et puisque le point de départ était la mort d'un sémiologue, l'angle Sherlock Holmes était naturel. La sémiologie est l'étude des signes, et les signes, selon la conception même de Barthes (d'ailleurs discutée par d'autres sémiologues plus puristes comme Georges Mounin), sont des indices.

Vous signez un portrait en creux du sémiologue, loin des exercices d'admiration traditionnels. Que représente-t-il pour vous ?

Foucault disait de Barthes qu'il avait le paradoxal pouvoir de comprendre les choses telles qu'elles sont et de les inventer dans une fraîcheur jamais vue. Je souscris totalement. Barthes, pour moi, conciliait l'intuition d'un vrai romantique et l'esprit méthodique du structuraliste.

Écophile ou Écocurieux ?

Je porte beaucoup d'intérêt au travail d'Umberto Eco, je ne peux pas nier que ma trame s'inspire du *Nom de la rose* puisqu'il s'agit de la quête d'un manuscrit secret pour lequel on tue, mais je m'intéresse encore davantage à son travail théorique, notamment sur les « mondes possibles » de la fiction, et les différences de statut qu'il établit entre les personnages réels et les personnages de fiction, qu'il appelle les « surnuméraires » parce qu'ils viennent s'ajouter à ceux du monde réel. « Moi, j'existe, Madame Bovary non » : ces questions ontologiques me fascinent.

Vous semblez prendre un plaisir non dissimulé à vous amuser avec les théories ?

Pour moi, il ne s'agit pas de pirouettes. Les éléments de théories linguistiques qui jalonnent mon livre ne sont jamais là juste pour décorer, ils constituent des moteurs essentiels du récit : la sémiologie, les fonctions du langage, le performatif... J'ai voulu faire un roman sur la rhétorique, et voir si on pouvait transformer des concepts linguistiques en enjeux romanesques. Cette quête du pouvoir par le langage, la recette magique pour convaincre qui fascine tant tout le petit monde que décrit dans le livre, est-ce que cela ne s'appelle pas aujourd'hui communication, internet, manipulation... ? L'empire des signes ne serait-il pas surtout devenu l'empire du non-sens, celui de l'accumulation ? La rhétorique est par définition une manipulation. La communication, Internet, sont des outils. Vous avez raison, notre époque est saturée de signes comme sans doute aucune époque ne l'a jamais été, et cela engendre un fatras indescriptible, mais enfin la différence est peut-être simplement une extension du champ de bataille, c'est à nous de nous adapter, et je pense qu'on s'adaptera, comme toujours.

Extrait de l'article d'Olivia Phélip - Le Huffington Post 23/10/2015

Laurent Binet brouille les pistes entre le réel et la fiction

Encore un roman, serait-on tenté de dire, à ce projet d'adapter *La septième fonction du langage* de Laurent Binet ! Pourquoi en effet poursuivre l'adaptation d'œuvres romanesques après *Réparer les vivants* de Maylis de Kerangal ?

Ce sont deux projets qui n'ont vraiment rien à voir, deux manières d'envisager le roman qui sont à l'opposé l'une de l'autre. Donc, après *Réparer les vivants*, ce nouveau projet est plutôt en rupture. J'avais envie, après la puissance tragique de Maylis De Kerangal, d'un projet plus léger ou ludique, qualités du roman de Laurent Binet. Ceci étant, c'est vrai que cela fait des années que j'adapte des romans. C'est même une constante de mon travail : j'ai notamment porté à la scène *Un fils de notre temps* de Horvath, *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère, *Le Marchand de sable* d'Hoffmann, *La Métamorphose* de Kafka... Je trouve, en adaptant, un espace de travail qui me permet de jouer des conventions théâtrales, du narrateur au personnage, du récit à l'incarnation.

Qu'est-ce que raconte *La septième fonction du langage* ?

Il y a plusieurs façons de résumer le roman de Laurent Binet. D'abord, c'est un « polar » : on a assassiné Roland Barthes et on diligente un flic, Bayard, qui pour se faire aider est assisté par un jeune prof, Simon Herzog. Ensuite, c'est un voyage dans le milieu intellectuel des années 70/80, sous un angle aussi ludique que méchant. C'est aussi un roman d'apprentissage pour Simon : comment un jeune homme se métamorphose, gagne en puissance mais aussi perd ses illusions. En cela, et c'est le dernier point, *La septième fonction du langage* est aussi une œuvre sur la fin des utopies : Binet indique qu'avec l'arrivée de Mitterrand au pouvoir se clôt un cycle et que depuis, c'est la communication qui a pris le pouvoir sur la puissance du verbe, et par là de la politique.

Quelle place donnes-tu à Roland Barthes dans ton adaptation ?

C'est une figure tragi-comique : il est dépositaire de cette fameuse Septième fonction du langage, qui est – sans dévoiler l'intrigue – l'objet d'une lutte féroce.

Mais cette fonction quelle est-elle ?

Je ne peux pas en parler, sinon je « spoile » l'histoire. Disons qu'elle donne des super-pouvoirs à celui qui la possède ! En fait c'est très drôle. Binet opère une sorte de synthèse entre *La Sémiologie pour les nuls* et *San Antonio*...

En effet !

J'aime sa joie et sa férocité à mettre à bas les fausses idoles.

On se souvient de l'échange tendu entre Laurent Binet et Yann Moix chez Ruquier sur France 2. Ou de la critique très dure de François Bégaudeau dans *Transfuge*... À contrario, Tiphaine Samoyault, qui est la biographe de Roland Barthes, a beaucoup aimé le livre, et Fabienne Pascaud a été dithyrambique... Pourquoi l'accueil du livre (récompensé par le Prix Interallié) a-t-il été si contrasté ?

Il a été reproché à Laurent Binet sa vision caustique de Philippe Sollers ou de Bernard-Henri Lévy. Mais est-ce qu'il n'a pas raison ? Binet défend de façon viscérale la pensée, mais il le fait sans se prendre ou sérieux. Beaucoup de gens à qui j'ai fait découvrir le livre me disent à quel point ils ont ri tout en apprenant beaucoup. En ce sens, c'est une réussite complète.

Ce choix de mettre en scène le roman de Laurent Binet me surprend de toi...

Pourquoi ? Parce que je monte rarement des comédies ? Je trouve que c'est un livre qui fait partager l'intelligence en étant très ludique.

Tu dis souvent qu'adapter un roman pour la scène, c'est choisir. Que chois-tu ? Oui, le temps théâtral n'est pas celui de la lecture, donc il faut couper et par conséquent simplifier... Je choisis de faire un focus sur Bayard et Herzog, en resserrant l'action sur ces deux personnages pour privilégier l'enquête, le polar. J'imagine un théâtre très forain, très libre, basé sur l'invention de l'acteur. J'imagine un spectacle très jubilatoire...

LA PRESSE EN PARLE

Télérama'

POLAR SÉMIOLOGIQUE

Télérama | Fabienne Pascaud

Roland Barthes serait mort assassiné... par une intelligentsia internationale convoitant un essai explosif de Jakobson en sa possession. Un irrésistible thriller.

On imagine sans peine le jubilatoire et iconoclaste plaisir qu'a dû éprouver Laurent Binet en concoctant son jeu de massacre. Tel Feydeau ses vaudevilles. À l'heure où l'on vient de cérémonieusement célébrer le 35^e anniversaire de la mort de Roland Barthes – écrasé à Paris le 25 février 1980 par une camionnette –, n'ose-t-il pas, lui, le romancier mal élevé, suggérer un assassinat ! Et un assassinat politique ! À la veille de la présidentielle de 1981 y sont non seulement intéressés Giscard, Mitterrand et leurs acolytes, mais aussi, mais surtout les plus brillants intellectuels français du temps. D'Althusser à Lacan, de Foucault à Derrida, de Deleuze à Baudrillard, via Sollers, Kristeva, Cixous et BHL, ils sont tous là – Bourdieu excepté –, personnages hyperactifs d'un renversant polar sémiologique. Même l'Italien Umberto Eco n'a pu résister à l'appel de Laurent Binet, joli clin d'oeil au Nom de la rose, paru en... 1980.

Qu'est-ce que la sémiologie ? s'interroge justement ici Eco, à propos de son ami sémiologue écrasé. Un loufoque couple d'enquêteurs — flic inculte mais brave, assisté d'un jeune intello repéré à la fac de Vincennes... — est venu l'interroger à Bologne parce que son nom a été prononcé par un mystérieux témoin... « Ma, c'est apprendre à voir le monde, dans sa globalité, comme un ensemble de faits signifiants. » Des raccourcis du genre, il y en a tout au long de ces cinq cents pages échevelées, qu'on dévore entre rire et gourmandise intellectuelle. Car toute la « French Theory » y caracole, qui fascina les campus américains des années 1980. « On y part du postulat que le langage est à la base de tout, alors l'étude du langage revient à étudier la philo, la socio, la psycho », commente entre deux chapitres un étudiant yankee enthousiaste, qui trouve Foucault plus sexy que Chomsky... On savait Laurent Binet passionné par les assassinats historiques – *HHhH* (2010) contait l'exécution du nazi Reinhard Heydrich –, on ne se doutait pas que l'agrégé de lettres, ex-prof de ZEP, éclairait si lumineusement les grands débats passés, style tennistique de Borg et de McEnroe compris. Les utopies défuntes aussi.

Faire du langage le fondement du pouvoir politique, par exemple. Telle serait la dernière découverte du linguiste russo-américain Roman Jakobson, maître de Barthes, toujours vivant en 1980 et génial décrypteur des six fonctions du langage. La présumée septième — accès à toutes les suprématies — aurait été en possession du malheureux auteur français des *Mythologies*. De quoi provoquer sa mort en attisant les appétits des services secrets et dictateurs de la planète. Jusqu'à la filière bulgare, coordonnée par l'indomptable Julia Kristeva... Le roman regorge de scènes d'anthologie, telle cette joute rhétorique Eco-Sollers au Logos Club, où se pressent Michelangelo Antonioni, Monica Vitti, Romano Prodi et BHL dissimulé dans une chemise... noire. Insolente et drôle, la satire d'une intelligentsia narcissique et complaisante va bon train. Mais en même temps qu'il autopsie nos intellectuels, récupère événements vrais et historiques faits divers — du crime d'Althusser aux attentats de Bologne d'août 1980 —, Laurent Binet dissèque finement le pouvoir du romanesque, des mots, de la langue. Dans notre monde d'illusions, de mensonges, n'est-il pas aux commandes ? Comment distinguer le réel de la fiction dans nos sociétés de faux-semblants ? À quels signes ? Et à quoi bon, après tout ? Les nombreuses personnalités vivantes qu'épinge Binet se métamorphosent sous sa plume en créatures si folles qu'elles deviennent d'éblouissants personnages. Y gagnent. « Le Roman est une mort », reprend doctement Foucault à l'enterrement de Barthes. Peut-être. Mais il aide à supporter la vie.

EXTRAIT DE LA VERSION SCÉNIQUE DU ROMAN

PREMIÈRE PARTIE : PARIS

> Scène 1

La vie n'est pas une fiction. C'est du moins ce que vous voudriez croire.

Roland Barthes remonte la rue de Bièvre. Le plus grand critique littéraire du XX^e siècle a toutes les raisons d'être angoissé au dernier degré. Sa mère est morte et son cours au Collège de France, intitulé La Préparation du roman, s'est soldé par un échec qu'il peut difficilement se dissimuler : toute l'année, il aura parlé à ses étudiants de haïkus japonais, de photographie, de signifiants et de signifiés, de garçons de café ou de robes de chambre – de tout sauf du roman. Et ça va faire trois ans que ça dure.

Les raisons que je viens d'évoquer pour expliquer l'attitude soucieuse de Roland Barthes sont toutes attestées par l'Histoire, mais j'ai envie de vous raconter ce qui est vraiment arrivé. Ce jour-là, s'il a la tête ailleurs, ce n'est pas seulement à cause de sa mère morte ni de son incapacité à écrire un roman ni même de la désaffection croissante et, juge-t-il, irrémédiable, des garçons.

Aujourd'hui, il y a autre chose. Au regard absent de l'homme plongé dans ses pensées, le passant attentif saurait reconnaître cet état que Barthes croyait ne plus jamais éprouver : la libido sciendi, la soif de savoir, et avec elle, réactivée, l'orgueilleuse perspective de révolutionner la connaissance humaine et, peut-être, de changer le monde.

Il lui reste quelques dizaines de mètres pour arriver à son bureau quand il se fait percuter par une camionnette. Son corps produit le son mat, caractéristique, horrible, de la chair qui heurte la tôle, et va rouler sur la chaussée comme une poupée de chiffon. Les passants sursautent. En cet après-midi du 25 février 1980, ils ne peuvent pas savoir ce qui vient de se produire sous leurs yeux, et pour cause, puisque jusqu'à aujourd'hui, le monde l'ignore encore.

BIOGRAPHIES

Laurent Binet

Agrégé de Lettres modernes, Laurent Binet enseigne en Tchécoslovaquie puis en région parisienne et à Paris où il est chargé de cours à l'Université Paris VIII et l'Université Paris III. En 2010, il publie le roman historique *HHhH* chez Grasset (acronyme pour Himmlers Hirn heißt Heydrich, signifiant le cerveau d'Himmler s'appelle Heydrich) qui raconte la véritable histoire de l'Opération anthropoid, au cours de laquelle deux résistants tchèques furent envoyés par Londres pour assassiner Reinhard Heydrich, chef de la Gestapo. Il obtient le prix Goncourt du premier roman en 2010 et le Prix des lecteurs du Livre de poche en 2014. Il publie *La septième fonction du langage* à la rentrée littéraire 2015 qui reçoit le Prix du roman Fnac et le Prix Interallié. Musicien, il a été également chanteur-compositeur du groupe Stalingrad.

Sylvain Maurice

Ancien élève de l'École de Chaillot, Sylvain Maurice fonde en 1992 la compagnie L'Ultime & Co, puis dirige le Nouveau Théâtre–CDN de Besançon et de Franche-Comté de 2003 à 2011. Parmi ses mises en scène, on notera *De l'aube à minuit* de Kaiser (1994), *Un fils de notre temps* d'Horváth (1995), *Thyeste* de Sénèque (1999), *Edipe* de Sénèque (2004), *L'Apprentissage* de Lagarce (2005), *Les Sorcières* de Roald Dahl (2007), *Peer Gynt* d'Ibsen (2008), *Richard III* de Shakespeare (2009). Sa pratique s'oriente actuellement sur les relations entre les disciplines artistiques : la marionnette, les arts visuels et la musique. Il adapte et met en scène *La Chute de la maison Usher* d'après Edgar Poe (2010), *Dealing with Clair/Claire en affaires* d'après Martin Crimp (2011) et *Métamorphose* (2013) d'après Kafka. Depuis janvier 2013, il est directeur du CDN de Sartrouville. Il monte en 2014 un Cycle Duras composé d'*Histoire d'Ernesto* et de *La Pluie d'été*, puis *Réparer les vivants* d'après Maylis de Kerangal en 2016, et revisite *Les Nouvelles Aventures de Peer Gynt* pour Odysées en Yvelines.